

De catastrophe en catastrophe

Patrick Schupp

Numéro 80, avril 1975

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51369ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schupp, P. (1975). De catastrophe en catastrophe. *Séquences*, (80), 17–19.



Earthquake, de Mark Robson

De catastrophe en catastrophe

Patrick Schupp

Le mot science-fiction pourrait avoir une équivalence française avec "roman d'hypotérme" proposé par Maurice Renard, dès 1928. Mais il existe aussi ce que Theodore Sturgeon appelle l'"If-Fiction", ou littérature du "si" : qu'arriverait-il si... Et c'est à cette littérature spéculatrice que se rattachent, plus ou moins, ces films sur nos écrans depuis un certain temps : tous font état d'une catastrophe spectaculaire, avec les prétextes les plus divers : un paquebot de luxe se retourne sens dessus dessous à cause d'un raz-de-marée, (*The Poseidon Adventure*), les états d'une galerie de mine s'effondrent, provoquant l'invasion d'eaux souterraines, et menant la vie dure à une cinquantaine de mineurs

(*Gold*), des bombes sont disposées un peu partout dans un autre paquebot de luxe, et ce sera la lutte contre la montre pour les désamorcer avant l'explosion (*Juggernaut*), un gigantesque tremblement de terre démolit aux trois-quarts la ville de Los Angeles (*Earthquake*), la cabine d'un 747 est arrachée en plein vol, et ce sera la vaillante hôtesse qui prendra les commandes afin de mener à bon port l'avion en perdition (*Airport 1975*). On nous annonce d'ailleurs une suite du *Poseidon*, c'est-à-dire que les rescapés de la première aventure se retrouvent bloqués cette fois-ci dans un train, au centre d'une montagne... Décidément, les pauvres ! Ils n'ont pas de chance...

A quoi tout cela rime-t-il ? Le cinéma et les films prennent un tournant accusé vers une violence qui, lassée d'être commise par des blousons noirs ou des meurtriers psychopathes, s'étend maintenant dans une autre direction et à l'échelle de la planète. A l'opposé de la science-fiction, ou de l'anticipation scientifique, dont il est question plus haut, nous sommes en face de situations qui, pour être extrêmes, n'en sont pas moins possibles. Et voici *The Towering Inferno*, basé sur un fait divers authentique, arrivé à Rio de Janeiro : deux cents personnes sont bloquées en haut d'une tour de 150 étages par un incendie dévastateur qui s'est déclaré au 83ème. On voit clairement à quel point le cinéma et les metteurs en scène sont esclaves du goût du public, et le sens dans lequel ce goût évolue. Car enfin, c'est exactement le même scénario pour chaque film : la catastrophe, à plus ou moins grand renfort d'effets spéciaux, constitue la première partie, et place comédiens et figurants dans une situation impossible. La seconde commence au moment où ils décident de se sauver, soit seuls, soit avec une aide venue de l'extérieur. Les "meneurs d'hommes" (en général, les vedettes, bien sûr) échafaudent des plans, tentent leur chance (ça ne marche jamais la première fois) et dominent petit à petit la situation, à moins qu'ils n'y laissent leur peau (ce qui fait plus vraisemblable pour le spectateur, qui ne se dit pas alors : bien sûr, c'est la vedette et elle va se sauver...).

Il est frappant de comparer *Earthquake*, qui date de 1974, avec *San Francisco* (W.S. Van Dyke, 1936, avec Clark Gable, Spencer Tracy et Jeannette MacDonald). Le premier décrit le tremblement de terre lui-même, et ne laisse à la psychologie qu'une façade sommaire. Dans *San Francisco*, au contraire, les personnages sont essentiels, le scénario est bâti autour d'eux, et le tremblement de terre de 1906, encore que remarquablement réalisé (et meilleur, pour l'époque, que celui de 1974, n'est finalement qu'un "climax" dans la belle histoire d'amour que vivent les protagonistes (et on y a même ajouté la dimension chrétienne en la personne de Spencer Tracy, prêtre au grand cœur). Aujourd'hui, rien de tout cela, le monde a bien changé. Les gens, blasés, ne seront intéressés — et pris — que si le metteur en scène leur offre des images de

plus en plus spectaculaires, donc souvent vides de sens. C'est uniquement du cinéma de masse, destiné à un public dont l'âge mental varie de neuf à quinze ans, et qui va là comme on regarde une bande dessinée.

Ceci dit, je ne prétends pas nécessairement dénigrer les films mentionnés, au contraire. J'ai même beaucoup aimé certains, et c'est ce que nous allons voir maintenant.

Poseidon, *Airport* et *Inferno* appartiennent à la même catégorie : un désastre, au début, place une poignée de gens dans une situation terrifiante, dont l'issue est la mort, probablement atroce. Il s'agit donc pour eux, de vaincre ces conditions, et de s'en sortir ! Dans *Poseidon*, le prêtre mène la plupart de ses compagnons vers la délivrance, en perd deux, et fera le sacrifice de sa vie pour que les autres puissent vivre (la parabole est un peu gênante, mais on l'oublie vite). Dans *Airport*, c'est l'hôtesse de l'air, aidée de l'extérieur par le brave Charlton Heston qui, aux commandes de son 747 atterrira finalement à Salt Lake City, sauvant ainsi tous ses passagers. *Inferno* sera résolu lorsque Steve McQueen (le capitaine des pompiers) et Paul Newman (l'architecte) crèveront les réservoirs d'eau du toit, éteignant l'incendie sans rémission. Auparavant, plusieurs tentatives, aussi diverses que maladroites, avaient été essayées, mais sans succès : le câble relié au bâtiment d'en face, avec le sauvetage en siège à poulie, les hélicoptères, les descentes dans les escaliers en feu, l'ascenseur extérieur. Plusieurs meurent, mais c'est, disons, logique et vraisemblable. De plus, suivant la tradition, le méchant (Richard Chamberlain) y reste, en même temps que la plus toute jeune héroïne qui vient de trouver l'amour (Jennifer Jones), ce qui est beau, et triste...

Earthquake et *Gold*, eux, suivent exactement le même tempo, mais avec une qualité passablement différente. De *Gold*, il n'y a pratiquement rien à dire, sauf qu'on remarque d'une façon gênante l'absence de talent de Roger Moore, et l'ennui de Susannah York... *Earthquake* a quelques bons moments (le tremblement de terre lui-même, avec son autoroute qui se gondole, les crevasses des rues et les bâtiments qui tom-

bent en morceaux). Mais au niveau de la psychologie, c'est vraiment raté. On essaye bien de nous faire croire à ce jeune amour entre notre Bujold et Heston, tandis qu'Ava Gardner est vraiment la femme embêtante, donc pas sympathique. Le petit truc de la fin, c'est-à-dire le choix dramatique que Heston doit faire (le jeune amour et la vie sauve, mais dans le péché, en quelque sorte, et la mort peu glorieuse, mais aux côtés de la légitime : finalement le devoir l'emporte; et la morale est sauve) est passablement innocent; d'ailleurs nombre de gens ont ri à ce moment de la projection. Comme je le disais plus haut, *San Francisco* est infiniment supérieur, même du point de vue technique, malgré le "sensurround" qui secoue votre siège pendant le tremblement de terre d'*Earthquake*, petit gadget destiné à frapper encore plus ce public naïf qui remplit comble la salle tous les soirs.

Juggernaut, lui, (et déjà commenté dans ces pages lors de sa sortie) bénéficie de la direction de Richard Lester, en rupture de mousquetaires ou de Beatles (en fait, il n'a accepté que lorsque le premier metteur en scène, se désista, ce genre de production n'étant pas particulièrement son genre) qui réalise finalement un excellent film, mettant l'accent sur le suspense le mieux mené que l'on puisse imaginer. Ici, il n'y a pas de catastrophe, c'est la menace qu'il faut écarter pour que celui-ci ne se déclenche pas. Et jusqu'à la fin ultime (le choix entre ces deux fils électriques dont l'un apporte la mort et l'autre la vie), nous restons vraiment tendus. Cette formule est donc préférable à la première, où l'on assiste béat à une aventure plus ou moins dramatique, tandis qu'au moins, la seconde fait réfléchir un tant soit peu. Le caractère de "juggernaut" (celui qui a planté les bombes) est clairement dessiné, et possède une certaine vraisemblance, tandis que les deux experts (Robert Harris et David Hemmings) sont parfaitement naturels et sincères : on marche vraiment à la séquence de la mort de Hemmings. Passé ce point, malheureusement, on ne peut guère en dire autant d'Omar Sharif ou Shirley Knight : le premier est complètement ridicule à force d'immobilité, la seconde ne fait rien pour qu'on croie à son personnage. Elle dit ses répliques, un point,



The Towering Inferno, de John Guillermin

c'est tout. Heureusement que l'intérêt du film se concentre, nous l'avons dit, sur la recherche et le désamorçage des bombes, et que c'est finalement ça qui nous intéresse.

Je le disais plus haut : la violence prend maintenant des avenues nouvelles. Mais à tout prendre, elles sont meilleures, si je puis dire, que ces dérangés mentaux, ces blousons noirs déments et tout ce qu'on nous présente, en général, et qui est sensé flatter les instincts les plus bas que l'homme possède. Au moins, ici, les catastrophes ne sont pas provoquées par l'homme, mais par la Nature. Ou si elles le sont, l'homme les déjouera ultimement. En tout cas, on peut dire une chose : c'est que ce genre de spectacle n'a pas fini d'avoir des amateurs comme le prouvent les queues interminables qui s'allongent à la porte des cinémas où ces films sont programmés. Attendons les autres; peut-être un autre Lester trouvera-t-il la formule à la fois efficace et intelligente pour amener ce genre de films à un niveau supérieur. Nous en avons déjà une preuve avec *Juggernaut* et, à un degré moindre, avec *Inferno*. Voyons ce que l'avenir nous réserve...